

La plage d'Anazabia

LITTÉRATURE Ce qui frappe, c'est d'abord l'intensité du texte, sa puissance. C'est un dialogue – deux voix, un homme et une femme qui parlent de leur désir l'un pour l'autre – très juste, très naturel, et on a d'emblée une impression de poésie.

La femme *défaite* qu'Edith Soonckindt publie aux éditions *Éléments de langage* ne ressemble à rien de connu, même si on ne peut s'empêcher d'entendre en sous-texte la voix de Duras. Mais elle a été comme effacée et recouverte, selon la technique du palimpseste, par celle d'Edith Soonckindt, jaillie de nulle part, pour un chant polyphonique lancinant qui prend des allures d'hapax éditorial.

Il est difficile d'isoler un extrait, tant le texte est incantatoire, circulaire, obsessionnel, mais je m'y autorise pour donner à entendre cette musique étrange, comme venue d'ailleurs :

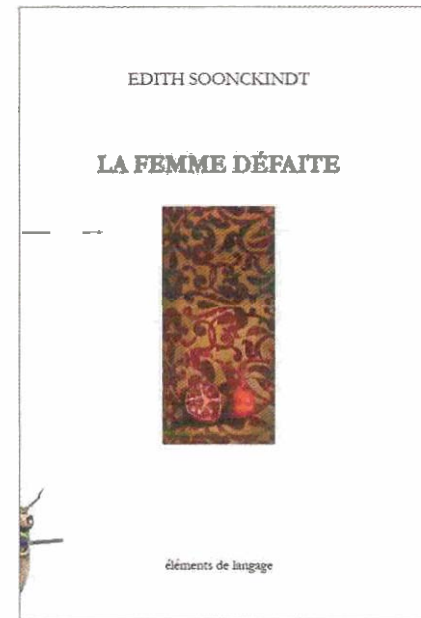
« – Jamais je ne serai nue vraiment pour un homme ; déshabillée peut-être mais nue non, jamais.

– Vous avez dit pourtant, qu'à Anazabia vous iriez nue crier mon nom, le long de la plage et de toutes ses rues.

– Il est encore trop tôt pour être nue à cause de vous le long de la plage d'Anazabia et de toutes ses rues. »

Où se trouve cette ville, Anazabia ? J'imagine une Pompéi vidée de ses touristes. Dans ce décor de théâtre, passe dans les mots des deux amants, comme malgré eux, le souvenir de tous les amants d'une nuit de la femme : l'officier allemand auquel elle s'offrait dans le ghetto de Varsovie, un Méditerranéen à Anazabia, un inconnu à New York, un mélomane croisé à l'opéra, un Australien monté dans un train. Edith Soonckindt en a-t-elle conscience ? On dirait qu'elle va fouiller l'inconscient transgénérationnel, familial, historique... Car, oui, cette femme désirante se souvient de toutes les fois où elle a désiré, même quand elle n'était pas encore née, et alors il s'agit peut-être de sa mère, ou d'une sœur, d'une cousine, d'une inconnue...

La peur, la souffrance, la guerre, la mort, l'attente, la solitude, la cruauté irriguent le texte pourtant tendu tout entier vers la rencontre de ces deux corps. Tous les désirs, même les plus impensables, deviennent le désir, comme des rivières se jetant dans un



fleuve. Et face à lui, l'homme repousse encore et encore le moment où... La rencontre est-elle possible ? « Un seul homme serait trop plusieurs ne comptent pas ».

Ce texte singulier paraît dans une maison d'édition qui l'est tout autant, *Éléments de langage*. Sous ses allures artisanales, et avec son tout petit budget et sa toute petite équipe – l'éditeur, Nicolas Chieusse, n'a pas de comité de lecture –, ce qui se présente comme un « comptoir éditorial indépendant spécialisé dans la littérature hors la loi du marché » plaît par son désintérêt du profit, son goût de l'aventure, voire de

l'exploration et du défrichage de contrées vierges, son culte de la liberté, du jeu, de l'humour, de l'originalité et de la beauté, qu'il réussit souvent à associer. Tentante sur le papier, l'idée de « faire une maison d'auteurs », où l'auteur soit mis au centre de la vie du livre et non plus relégué au bout de la chaîne, semble ne pas être un vain mot. Les présentations organisées à la publication de chaque nouvel opus, accompagnées de lectures et rehaussées d'une exposition d'œuvres plastiques, donnent en tout cas l'impression que, dans l'atelier éditorial, c'est une famille d'auteurs et de lecteurs qui se constitue peu à peu.

S'il fallait isoler un autre titre parmi la production éclectique de cet éditeur de la marge, ce serait le projet de Claire Ponceau, *Adélaïde-Paysage* : une immense carte composée par l'auteur, avec ses villages, ses fleuves, ses lieux-dits, ses ponts, ses montagnes. Et pour chacun des 24 morceaux de la carte, une brève de l'histoire d'Adélaïde imprimée sur un livret (il y a donc 24 livrets rassemblés dans un coffret, plus la carte). L'idée est de reconstituer le puzzle de la carte-histoire, si on veut. Ambitieux, un peu fou, un peu puéril, rigolo, étrange, et beau.

Emmanuèle Sandron